

Albert Camus avait le sens du second degré. En témoignent ceux qui l'ont côtoyé, ainsi que ses œuvres où l'ironie (*La Chute*), la parodie (*L'impromptu des philosophes*) et le sarcasme¹ font partie intégrante de son style. Dans ses *Carnets*, il note, en 1950 : « Toute mon œuvre est ironique. » À Jean-Claude Brisville, qui lui demande, en 1959, quel aspect de son œuvre est à ses yeux le plus négligé, il répond : « L'humour² ». C'est ce goût de la dérision (et de l'autodérision) qui frappe au premier abord le lecteur des pages que Camus a consacrées au thème de l'insignifiance. D'abord esquissée sous forme de notes succinctes dans ses *Carnets* en 1943, sa « Préface à une anthologie de l'insignifiance³ » écrite en 1945 avant de devenir un texte plus élaboré intitulé « De l'insignifiance⁴ » n'a, de ce fait, guère retenu l'attention des commentateurs.

Dans la brève entrée du *Dictionnaire Albert Camus* qu'il lui consacre, Pierre Grouix se contente, pour l'essentiel, de résumer le contenu de la version de 1945, en soulignant son caractère « humoristique » et « volontairement confus, voire abscons, proche du pataquès⁵... », avant de conclure que Camus a choisi d'abandonner cette idée au profit d'un « un projet sur-signifiant, *Le Premier Homme* », pour le meilleur, selon lui : « L'œuvre globale y aurait sans doute peu gagné⁶. » Présentant cette même version, Raymond Gay-Crosier et Philippe Vanney insistent sur son « ton ironique qui n'est pas sans rappeler *L'Impromptu des philosophes*⁷ ». Quant à Roger Quilliot, il souligne lui aussi, au sujet cette fois de la version de 1959, le « ton de « dérision générale » qui sera celui de *La Chute*⁸ ». Tous s'entendent pour privilégier une lecture ironique, résolument décalée de ce texte, et pour le rabattre sur d'autres écrits plus connus (*L'Impromptu des philosophes* et *La Chute*) où la satire est mise au service d'une critique des travers de la pensée contemporaine (le pédantisme hors-sol de la philosophie systématique pour *L'Impromptu des philosophes*, le « meaculpisme » intéressé pour *La Chute*).

L'objectif de ce travail de recherche est d'interroger la relation complexe de Camus à l'ironie en lien avec le motif de l'insignifiance, afin de mettre en évidence une dimension sous-estimée de son œuvre, que nous appellerons son « réalisme du détour ». L'ironie, contrairement à ses usages littéraires courants, n'y est pas seulement un procédé mis en œuvre en vue d'attirer l'attention, par un effet de décalage ou de contraste, sur l'hypocrisie, le ridicule ou l'injustice d'une situation, mais également une mise en abyme du détour lui-même. Il s'agit moins de révéler quelque chose en adoptant un point de vue de côté que de mettre en évidence notre

¹ Songeons, par exemple à sa célèbre réponse au directeur des *Temps Modernes* où il s'avouait agacé de recevoir des « leçons d'efficacité de la part de censeurs qui n'ont jamais placé que leur fauteuil dans le sens de l'histoire », « Révolte et servitude », in Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2008, t. III, p. 429.

² Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2008, t. IV, p. 613.

³ Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. IV, p. 1323-1327.

⁴ Albert Camus, *Théâtre, récits et nouvelles*, Gallimard, 1962, p. 1902-1906.

⁵ In Jeanyves Guérin (dir.), *Dictionnaire Albert Camus*, Robert Laffont, 2009, p. 418-419.

⁶ *Ibid.*, p. 419.

⁷ Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. IV, p. 1573.

⁸ Albert Camus, *Théâtre, récits et nouvelles*, Gallimard, 1962, p. 1902-1903.

tendance à mettre de côté ce qui, dans le réel, ne nous paraît pas digne d'intérêt. Suivant cette interprétation, Camus chercherait moins, en ironisant sur l'insignifiance, à se moquer des auteurs jargonnant qu'il côtoie dans le milieu intellectuel parisien et de leurs préoccupations abstraites (comme c'était le cas dans *L'Impromptu des philosophes*) qu'à traduire notre propension à ne pas prêter attention à ce qu'on nous désigne comme insignifiant ou à ce que nous décrétons nous-mêmes comme tel. Le réalisme du détour n'utilise pas le détournement du regard : il le met en scène comme manière d'être au monde.

La difficulté principale de l'approche que nous proposons réside dans le fait que Camus fait régulièrement un usage classique de l'ironie dans ses œuvres. L'ironie mordante qui caractérise notamment le ton de *La Chute* et de *L'Impromptu des philosophes* possède effectivement une fonction satirique évidente et sert donc régulièrement à manifester le ridicule ou l'hypocrisie de nos comportements en grossissant le trait. Comment, dès lors, lire un texte sur l'insignifiance, où Camus se moque de lui-même et des mondanités inhérentes à sa carrière d'auteur à succès en prenant comme exemple d'action insignifiante son « emploi du temps très détaillé⁹ », autrement que comme un jeu moquant notre propension à nous perdre dans des habitudes irréfléchies et mettant en lumière l'absurdité de notre existence vouée à se dissoudre toujours plus avant dans l'insignifiant ?

On ne saurait, cependant – et c'est tout l'objet de ce travail que de le montrer –, réduire l'insignifiance à un simple objet de dérision ou à une illustration de l'absurde. D'abord, parce que la récurrence de ce motif dans l'œuvre de Camus (le texte susmentionné a été conçu dès 1943 et retravaillé jusqu'en 1959, et on trouve dès 1936 dans ses *Carnets* la mention d'une anecdote qualifiée d'« insignifiante ») tend à suggérer qu'il s'agit d'un sujet de réflexion important à ses yeux, qui n'a cessé de le préoccuper. Ensuite, parce que, dans *La Peste*, Tarrou, personnage qui porte le regard le plus immédiatement et le plus constamment lucide sur l'épidémie, est aussi celui qui fait une chronique des événements dont le docteur Rieux considère qu'elle obéit à un « parti pris d'insignifiance », ce qui devrait nous alerter sur le rôle d'invisibilisation que joue ce qualificatif. Enfin, parce que, en prenant au sérieux l'analyse que Camus propose dans ses développements sur l'insignifiance, nous pourrions nous apercevoir qu'il met l'accent sur l'action qui la sous-tend, ce qui peut être résumé par l'énoncé suivant : *tout insignifiant est un insignifié*. Loin d'être un fait objectif et immuable, l'insignifiant est le résultat d'un regard que nous portons sur les choses ainsi qualifiées. C'est nous qui, en choisissant de ne pas (ou de ne plus) prêter attention à un aspect du réel, *l'insignifions*. Un peu à la manière dont la conscience, dans la phénoménologie sartrienne, néantise le réel pour faire ressortir comme sur un arrière-plan flou l'élément d'une situation qui monopolise toute son attention à un instant T¹⁰.

⁹ « Préface à une anthologie de l'insignifiance », in *op. cit.*, p. 1327.

¹⁰ Cf. L'exemple pris par Sartre du rendez-vous au café avec Pierre où la conscience, à la recherche de ce dernier, néantise l'ensemble des perceptions multiples qui l'assaillent pour se focaliser intégralement sur l'objet de sa quête : *L'être et le néant*, première partie, « Le problème du néant », Chapitre premier, L'origine de la négation », II, « Les négations ».

L'ironie des textes que Camus consacre à l'insignifiance ne posséderait donc pas, dans cette optique, la fonction de miroir grossissant qu'on lui connaît habituellement, mais au contraire celle de prisme euphémisant. La dérision serait dès lors un stratagème pour détourner l'attention du lecteur, pour orienter son regard de manière à ne pas la retenir. Une façon de lui signifier que rien d'important ne se joue ici, puisque rien d'important ne lui « saute aux yeux¹¹ » dans ce qui est évoqué, pour mieux lui révéler, après coup, pour peu que celui-ci soit disposé à entreprendre le travail de remise en question nécessaire, à quel point, paradoxalement, son regard le rend aveugle. Parce que nous ne sommes habitués à relever que ce qui s'impose à nous avec toute la force de l'évidence, nous nous mettons nous-mêmes dans l'incapacité de percevoir des signes, des choses dont l'importance ou la gravité nous apparaissent toujours trop tard.

Ce tragique de l'ironie nous amène à la dimension métaphysique de cette dernière, centrale dans l'œuvre de Camus : la coexistence des contraires dans le monde est ce qui rend l'existence ironique et ce qui, par la même occasion, trompe l'attention, qui peine à percevoir simultanément deux dimensions opposées. « Si vous voyez un sourire sur les lèvres désespérées d'un homme, comment séparer celui-ci de celles-là ? Ici l'ironie prend une valeur métaphysique sous le masque de la contradiction », note-t-il dans *L'Envers et l'Endroit*, une situation qui nous invite, selon lui, à toujours « tenir les yeux ouverts sur la lumière comme sur la mort¹² ». De la même manière, en reformulant l'incipit de *La Peste*, on pourrait s'interroger en ces termes : « Si vous voyez une ville parfaitement banale, où les habitants ressemblent à ceux de n'importe quelle autre ville, où la vie ordinaire suit son cours et où, pourtant, le pire est en gestation, comment séparer ces deux aspects ? ». En relisant ce roman à la lumière des textes sur l'insignifiance, la présence d'une seconde chronique (celle de Tarrou) et le fait qu'elle soit présentée par le narrateur comme négligeable ne seraient-ils pas un indice glissé dans la trame du récit en vue de répondre à cette question ? Parce que la peste est un phénomène sursignifiant¹³, spectaculaire et propre à retenir toute l'attention, elle rend le lecteur (comme les pestiférés) insensible à ce qui, dans l'étoffe du quotidien tissée d'habitudes auxquelles on ne prête plus attention, a pu préparer son avènement dans (et grâce à) l'indifférence générale.

Il s'agira donc, *in fine*, de dégager chez Camus, sinon une philosophie, du moins une éthique de l'attention et de la vigilance. Si l'auteur du *Mythe de Sisyphe*, pour lequel « il n'y a pas de soleil sans ombre¹⁴ », n'a eu de cesse de faire saillir les marges et les interstices, de donner de la visibilité à ce que nous insignifions contre le monopole de l'évidence, c'est par fidélité à la conviction qui a l'a guidé dans son travail de penseur, de journaliste et d'écrivain : c'est dans

¹¹ *Carnets*, 1943, in Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. II p. 986.

¹² *L'Envers et l'Endroit*, in Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. I, p. 71.

¹³ En particulier ici, du son statut polysémique, puisqu'elle concentre des significations médicales, politiques, sociales, métaphysiques, existentielles, etc.

¹⁴ In *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. I, p. 304.

les insuffisances de la conscience, dans son goût démesuré pour l'abstraction et dans son manque cruel d'imagination, que germinent les plus grands crimes.

Bibliographie non exhaustive

Sources primaires (Albert Camus) :

Première esquisse d'une réflexion sur l'insignifiance dans les *Carnets*, 1943, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. II, p. 987-989

« Préface à une anthologie de l'insignifiance », 1945, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2008, t. IV, p. 1323-1327

« De l'insignifiance », in *Théâtre, récits et nouvelles*, Gallimard, 1962, p. 1902-1906

La Peste

La Chute

« L'ironie », in *L'Envers et l'Endroit*

« La Crise de l'homme », in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. II, p. 737-748

« Le Témoin de la liberté », in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. II, p. 488-495

« Le Temps des meurtriers », in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2008, t. III, p. 351-365

« Nous autres meurtriers », in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006, t. II, p. 686-687

Sources secondaires :

Françoise Armengaud, « L'ironie « tapie au fond des choses », ou l'inexplicable texture de *L'Envers et l'Endroit* », in Anne-Marie Amiot, Jean-François Mattéi, *Albert Camus et la philosophie*, PUF, 1997

Paul Viallaneix, « Jeux et enjeux de l'ironie dans *La Chute* », dans Raymond Gay-Crosier et Jacqueline Lévi-Valensi (dir.), *Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte ?*, *Cahiers Albert Camus n° 4*, Gallimard, 1985, p. 187-200.